

**Histoire de la
résistance et de
la déportation** de l'Ain
et du
Haut-Jura
Musée départemental

Dossier de presse

Schwarz auf weiß

Noir sur blanc, les premières photos du camp de concentration de Buchenwald après la libération

Exposition

Du 1^{er} mai au 25 septembre 2011

Musée départemental

Histoire de la résistance et de la déportation de l'Ain
et du Haut-Jura - 3 montée de l'abbaye - 01130 Nantua
Fermé le lundi

Plus d'infos : 04 74 75 07 50

Tarifs : 4 € / Gratuité : moins de 26 ans, sur présentation d'un
passeport musée ou d'un billet d'entrée de la Maison d'Izieu

Nouveauté 2011 : gratuit pour tous les 1^{ers} dimanches du mois.



www.musees.ain.fr

Stiftung Gedenkstätten
Buchenwald und Mittelbau-Dora

l'ain

Conseil général

Noir sur Blanc

Les premières photos du camp de concentration de Buchenwald après la libération

> Sommaire

Un regard historique sur les photographies réalisées lors de la libération du camp de concentration de Buchenwald	p. 3
La déportation politique dans l'Ain	p. 4
Quelques données sur la déportation	p. 6
Le camp de concentration de Buchenwald	p. 13
Le serment de Buchenwald	p. 14
La photographie et l'univers concentrationnaire	p. 15
L'exposition	p. 16
Autour de l'exposition	p. 26
Informations pratiques	p. 27

> Contact presse

Conseil général de l'Ain

Direction de la communication

Céline Moyne-Bressand, chargée de communication

tél. 04 74 22 98 33

e.mail : celine.moyne-bressand@cg01.fr

www.ain.fr

Un regard historique sur les photographies réalisées lors de la libération du camp de concentration de Buchenwald

De décembre 1943 à juillet 1944, un nombre important d'hommes arrêtés dans l'Ain par l'occupant allemand lors de rafles punitives pour une aide réelle ou supposée apportée à la Résistance ou en tant que résistants, ont été transférés depuis le camp de transit de Compiègne vers le camp de concentration de Buchenwald. Il s'agit essentiellement des hommes raflés à Nantua le 14 décembre 1943 ou de ceux raflés dans l'Ain au cours de l'opération de représailles de l'occupant « Printemps » en avril 1944.

L'exposition « Schwartz auf weiß » permet de se remémorer cette page tragique de notre histoire, d'apporter un regard nouveau sur les images produites immédiatement après la libération des camps, mais aussi de rendre hommage aux victimes de la barbarie nazie. Réalisée par la Fondation du Mémorial de Buchenwald et Mittelbau-Dora, cette exposition a été présentée du 11 avril au 28 septembre 2003 en Allemagne à Weimar. Elle n'a jamais été présentée en France ni dans un autre pays européen.

L'exposition initie un partenariat institutionnel du Musée départemental d'Histoire de la Résistance et de la Déportation de l'Ain et du Haut-Jura avec la Fondation du Mémorial de Buchenwald et Mittelbau-Dora qui permettra de développer des échanges en lien avec la mémoire de la déportation (recherches, expositions, médiation...). Une des pistes de prolongement de ce partenariat est le croisement des archives de la déportation dans l'Ain avec celles existantes à la Fondation du Mémorial de Buchenwald et Mittelbau-Dora. Ainsi, l'itinéraire de déportés arrêtés lors de la rafle du 14 décembre 1943 à Nantua pourrait être reconstitué et complété. Un travail sur ce sujet est actuellement conduit entre le Musée départemental d'Histoire de la Résistance et de la Déportation de l'Ain et du Haut-Jura et l'Association « Mémoire de la Déportation dans l'Ain ».

« Tandis que, grâce aux équipes de tournage des films des armées alliées, je devenais spectateur de ma propre vie, observateur de mon propre vécu, j'avais l'impression d'échapper aux incertitudes déchirantes de la mémoire... Je n'avais pas rêvé Buchenwald. Ma vie n'était donc pas seulement un rêve. Cependant, lorsque les images des actualités hebdomadaires confirmèrent l'authenticité de l'expérience vécue – qu'il m'était parfois difficile de réaliser et de fixer dans mes souvenirs – alors elles renforcèrent en même temps la difficulté, jusqu'à l'amertume, de les transmettre, et de les rendre, si ce n'est transparentes, tout au moins transmissibles. »

Jorge Semprun
Ancien déporté, à propos du camp de Buchenwald

« Cette journée d'avril à Weimar avait quelque chose d'irréel, je ressentais une chose, à laquelle je m'accrochais fermement et avec obstination . Je me disais sans arrêt, que je ne pourrais croire à l'effroyable et indescriptible image que j'avais là dans la cour devant moi , que lorsque je pourrais voir mes propres photos. Actionner la caméra était presque un soulagement, cela dressait une barrière ténue entre moi et l'horreur blême que j'avais là sous les yeux. Cette horreur blême, je la ressentais comme douce et transparente comme de la neige et je souhaitais qu'elle fonde simplement sous le soleil rayonnant d'avril qui brillait dans le clair ciel bleu. Je voulais qu'elle disparaisse, car tant qu'elle était là, je devais penser au fait que c'était vraiment des hommes qui avaient vraiment commis cela – des hommes avec des bras, des jambes, des yeux et des cœurs, qui n'étaient pas différents des nôtres. Et cela fit que j'eus honte d'appartenir à la race humaine. »

Margaret Bourke-White
Photojournaliste, à propos du 16 avril 1945



La déportation politique dans l'Ain

Il est difficile de donner un chiffre exact quant au nombre de déportés pour le département de l'Ain. Les chiffres peuvent varier en fonction des données prises en compte : les déportés arrêtés dans l'Ain et/ou les déportés originaires de l'Ain. Selon un travail de croisement d'archives et de données effectué par l'Association « Mémoire de la déportation dans l'Ain », le nombre de déportés recensés envoyés dans les différents camps nazis est actuellement pour le département de l'Ain de 1 400 dont 45 enfants, 73 femmes et 1282 hommes. 823 sont morts en déportation, 561 sont rentrés de déportation. 990 sont passés par le camp de transit de Compiègne. 389 hommes ont été déportés vers Buchenwald.

La déportation dans l'Ain concerne essentiellement des hommes (plus de 97%). Jusqu'à la rafle du 14 décembre 1943 à Nantua, les civils sont épargnés. La déportation concerne essentiellement des personnes arrêtées pour fait de résistance. Après un séjour dans diverses prisons souvent lyonnaises (Montluc, Saint-Paul), ils transitaient ensuite par le camp d'internement de Compiègne, à partir duquel étaient organisés les convois vers les camps de concentration.

Mais la rafle de Nantua inaugure une longue série d'arrestations parmi la population civile en guise de représailles.

● La rafle du 14 décembre 1943 à Nantua :

Le 6 décembre 1943, quelques semaines après le défilé du 11 novembre 1943 à Oyonnax, des maquisards ont conduit une expédition punitive contre des collaborateurs notoires. L'opération a consisté à badigeonner de croix gammées un couple d'hôteliers et à le promener dans les rues de Nantua. Prétextant l'outrage fait au symbole du III^e Reich, les Allemands ont organisé une rafle sur la population civile.

Le 14 décembre à l'aube, toute la ville est cernée et envahie par les troupes allemandes. Les maisons sont fouillées. Deux cents hommes sont emmenés à la gare de la ville. Au collège Xavier Bichat, les soldats allemands arrêtent 21 personnes, dont des élèves.

Environ cent cinquante raflés sont acheminés en train vers Bourg-en-Bresse, puis à Compiègne où ils rejoignent le camp de transit réservé aux prisonniers politiques. Durant ce second trajet quarante et une personnes parviennent à s'échapper en sautant du train. Quatre-vingt-dix sont déportées à Buchenwald.

● Trois autres vagues successives d'arrestations suivront en février, avril et juillet 1944 :

- *Les rafles de février 1944 :*

. 6 février : rafle de Brénod. 22 personnes sont arrêtées

. 10 février 1944 : rafle de Culoz

. 10 février : rafle de Nantua. La Gestapo, munie d'une liste de supposés résistants ou communistes, arrête 40 personnes. 33 partent pour Bourg-en-Bresse puis Compiègne et enfin Mauthausen.

. 11 février : rafle d'Oyonnax. 200 personnes sont arrêtées. Dans la journée, la plupart sont libérées, 28 arrestations sont maintenues. Le lendemain, 5 détenus sont libérés. Les autres sont déportés.

. 12 février : rafle de Génissiat. 34 personnes sont arrêtées.

- *Les rafles d'avril 1944 :*

. 9 avril : rafle d'Oyonnax. Une centaine de personnes sont raflées, dont quelques femmes. Certains sont libérés le soir même. Mais, 68 à 70 otages sont maintenus en détention. Certains sont envoyés en déportation.

. 10 avril : rafles en Revermont.

. 16 avril : rafle à Coligny. 9 personnes sont arrêtées. 2 seront libérées. Pour les autres, la détention sera maintenue. Au moins cinq d'entre elles sont déportées.

- *Les rafles de juillet 1944 :*

. 10 juillet : rafle de Bourg-en-Bresse. 1 764 personnes sont arrêtées, certaines seront fusillées.

. 19 juillet : rafle d'Oyonnax. Les Allemands rassemblent les hommes de 18 à 35 ans pour, soi-disant, leur faire déblayer des barrages établis par les résistants. 120 hommes sont ainsi conduits à Bourg-en-Bresse où la moitié sera libérée après quelques jours de détention. Cependant, 67 arrestations sont maintenues, suivies de déportation en direction principalement de Neuengamme.



Bracelet d'immatriculation et vêtement de déporté politique
Coll. Musées départementaux de l'Ain, photo J. Alves

Quelques données sur la déportation

➔ Le système concentrationnaire

Le rôle des camps nazis est triple :

- Ecraser la résistance politique en Allemagne et dans tous les pays occupés.
- Exterminer les Juifs et les Tsiganes.
- Exploiter jusqu'à la mort une main d'œuvre déportée pour accroître la production de guerre allemande.

- 1933-1939 :

On enferme les individus pour sanctionner leur opposition au régime ou sur simple soupçon. Les camps sont destinés à terroriser la population allemande et désignés officiellement comme des « centres de rééducation ».

- 1939-1942 :

Les camps s'étendent dans l'ensemble du Grand Reich. Chaque nouvelle conquête territoriale entraîne la création de nouveaux camps de concentration. Les opposants au régime nazi des pays occupés viennent accroître le nombre des détenus. Durant l'été 1941, est décidée l'installation des centres de mises à mort pour l'extermination des Juifs d'Europe.

- 1942-1945 :

Les revers militaires, les pertes énormes en hommes et en matériel, les bombardements croissants des Alliés obligent l'Allemagne à mobiliser sur le front un maximum de soldats. Cela crée un manque de main d'œuvre qu'il faut combler. Face à la Résistance qui s'affirme en Europe, la Gestapo envoie des centaines de milliers de déportés vers les camps de concentration où ils sont exploités jusqu'à la mort, notamment dans les usines d'armement allemandes. Parallèlement, les Juifs et les Tsiganes sont dirigés soit vers les camps d'extermination où ils sont gazés dans les heures qui suivent leur arrivée, soit vers les « camps mixtes » (concentration et extermination) où les uns sont sélectionnés pour le travail, les autres pour la chambre à gaz.

● Les camps de concentration

Le premier camp de concentration est ouvert en mars 1933 à Dachau. Rapidement, d'autres suivront, installés dans toutes sortes de lieux (prisons, casernes, forteresses...). La plupart des camps sont prévus pour dix à vingt mille détenus. Tout y est fait pour humilier, casser, déshumaniser l'être humain. Ils sont généralement situés dans des sites coupés du monde par des forêts ou des marécages. Les prisonniers construisent eux-mêmes leur camp, dans les pires conditions de travail et de brutalité.

● Les camps d'extermination

Les camps d'extermination où sont envoyés les Juifs et les Tsiganes sont de véritables centres de mise à mort. A leur arrivée au camp, des familles entières sont envoyées dans les chambres à gaz aménagées comme des douches diffusant non pas de l'eau mais du Zyklon B (gaz mortel). Les nazis utilisent également des camions dans lesquels ils enferment les déportés pour les asphyxier avec les gaz d'échappement.

Ces techniques avaient été expérimentées lors de l'opération T4 avant la guerre en vue de supprimer les malades mentaux et handicapés par « euthanasie » et leur accorder soit-disant « une mort miséricordieuse ».

Des chambres à gaz seront construites dans certains camps de concentration pour éliminer des détenus considérés comme encombrants (certains prisonniers de guerre ou résistants, détenus très malades ou épuisés, incapables de travailler...).

- Les camps de concentration : Dachau, Natzweiler-Sturthof, Mauthausen, Flossenbürg, Theresienstadt, Buchenwald, Dora, Bergen-Belsen, Neuengamme, Ravensbrück, Sachsenhausen, Gross-Rosen, Stutthof

- Les camps d'extermination : Treblinka, Sobibor, Belzec, Chelmno

- Les camps de concentration et d'extermination : Auschwitz, Maidanek

● L'organisation hiérarchique des camps

Les SS (Schutzstaffeln) ont la responsabilité des camps de concentration. La SS est dirigée par Heinrich Himmler. Chaque camp est placé sous l'autorité d'un commandant de camp (Lagerkommandant). Plusieurs services y sont rattachés (service de travail, service des finances et de l'intendance, service de garde...)

Pour ne pas s'abaisser à effectuer certaines tâches, les SS créent dans les camps de concentration une administration parallèle à la leur qu'ils confient à des détenus souvent prêts à tout pour obtenir quelque avantage ou privilège. Il en résulte des rivalités terribles entre les différentes catégories et nationalités de détenus.

Les plus nombreux et les plus redoutés sont les Kapos, chargés de l'encadrement des Kommandos de travail. Au contact permanent des autres détenus, responsables de la rentabilité et de l'exécution des ordres donnés par les SS, ils ne leur laissent aucun répit et rivalisent de brutalité et de cruauté avec les SS. Quant aux chefs de Block, ils surveillent tout ce qui concerne les baraquements et le ravitaillement.

➔ La déportation

● Le voyage

Après le choc de l'arrestation, des interrogatoires, ou d'une période plus ou moins longue d'internement, le voyage jusqu'au camp de déportation marque le début de l'enfer des déportés. Entassés à plus de cent parfois, dans des wagons à bestiaux mal aérés, sans rien boire ni manger, sans sanitaires, dans la puanteur, pendant des jours et des nuits, les déportés roulent vers un destin terrible qu'ils ne soupçonnent pas. Certains deviennent fous, d'autres ne survivent pas. Les trains de déportés juifs transportent des familles entières : hommes, femmes et enfants. Des wagons sont parfois constitués uniquement d'enfants.

• L'arrivée

Épuisés, assoiffés et hagards, les déportés sont généralement accueillis à leur arrivée par un déferlement de cris, d'insultes, d'aboiements de chiens et de coups, qui créent d'emblée le réflexe de la peur et de la soumission.

Dans les camps de concentration, appelés également camps de la mort lente, les détenus sont d'abord dépossédés de toutes leurs affaires personnelles. Ils sont alors tondus de la tête aux pieds, plongés dans un bain pour la désinfection et reçoivent leur tenue de bagnard : un pantalon, une veste et une chemise (robe pour les femmes), un calot en toile rayée, des galoches en bois et un numéro de matricule à apprendre sur-le-champ, par cœur en allemand.

Dans les centres de mise à mort, les détenus sont conduits dans des salles de déshabillage pour ensuite passer « aux douches ». Une fois entassés dans les fausses douches, ils sont asphyxiés par gaz (le Zyklon B).

Dans les camps mixtes, comme Auschwitz-Birkenau et Maidanek, les détenus subissent une sélection à la descente des trains. Les plus faibles sont envoyés à la chambre à gaz : femmes, enfants, vieillards. Les plus forts sont conduits dans les Kommandos. A Auschwitz, les déportés qui ne sont pas immédiatement gazés sont tatoués sur l'avant-bras gauche.

• Le réveil

Réveillés entre trois et cinq heures du matin, au son d'une sirène suivie des coups des chefs de Block, les détenus doivent en toute hâte plier et aligner leur paillasse, le moindre défaut étant puni de sanctions diverses. Il faut ensuite se laver à plus de vingt devant un mince filet d'eau, passer aux latrines et se présenter pour recevoir une eau noirâtre faisant office de café.

• L'appel

Les prisonniers se mettent en rang et se dirigent sous les ordres des chefs de Block vers la place d'appel. Ils doivent y traîner les morts de la nuit. Les déportés se retrouvent transis de froid ou accablés de chaleur, tenant à peine debout, rivés sur place dans le silence imposé, devant les gradés comptant et recomptant les rangs de cinq. L'appel peut parfois durer des heures avant de trouver le chiffre exact de déportés encore en vie dans le camp.

• Le travail

Les détenus travaillent dans des Kommandos spécialisés au moins douze heures par jour. Le travail doit être épuisant, telle est la consigne. La durée de vie dépasse rarement neuf mois en raison de la sous-alimentation, des maladies, du manque de soins médicaux et de sommeil.

Certains Kommandos travaillent pour les besoins du camp (ateliers de couture, de menuiserie, plomberie...) ; d'autres participent aux grands travaux du Reich (assainissement de zones marécageuses, routes, construction d'autres camps) ; d'autres encore sont loués par les SS à des entreprises allemandes comme travailleurs-esclaves ; d'autres enfin, à partir de 1942-1943, participent à la production de guerre (creusement de tunnels, fabrication d'avions, d'armes...). Le nombre de détenus par Kommando varie de quelques dizaines à plusieurs milliers. Certains Kommandos prennent une telle importance qu'ils deviennent des camps indépendants, comme Dora en 1944. Des camps annexes sont installés près des usines ou des carrières pour économiser le temps de déplacement.

Les Kommandos les plus redoutés sont ceux dont l'activité s'exerce en plein air par tous les temps et ceux consistant dans le percement de tunnels destinés à la production d'armes secrètes. La mortalité y est plus rapide et plus importante qu'ailleurs. Les détenus devenus inaptes au travail sont éliminés à la suite de sélections dans le camp. Les Juifs, les Tsiganes et les témoins de Jéhovah sont affectés dans les Kommandos les plus durs.

• La faim

La nourriture dans les camps est toujours insuffisante et la faim devient vite une obsession. Un détenu reçoit par jour une maigre ration très peu nutritive faite d'un morceau de pain avec, quelquefois, une rondelle de saucisson ou un peu de margarine et d'une soupe où flottent quelques morceaux de rutabagas. Les prisonniers ressemblent rapidement à des squelettes vivants. En outre, le manque de nourriture et de vitamines provoque des maladies graves.

La faim agit sur le comportement des détenus capables de se battre pour s'emparer d'une épluchure. Dans de telles conditions, chaque geste de partage prend une signification et une dimension extraordinaires. Donner un peu de son pain ou de sa soupe, c'est faire un geste de vie.

• Les maladies

Le manque de nourriture, le travail épuisant, l'absence d'hygiène, le froid ou à l'inverse la chaleur torride favorisent l'apparition de nombreuses maladies et épidémies chez les déportés. A la lancinante sensation de faim, s'ajoute la hantise de tomber malade ou de se blesser, car la moindre blessure s'infecte. Être malade ou blessé, c'est ne plus pouvoir travailler. Dans la plupart des cas cela signifie être envoyé à la mort. Chaque camp dispose pourtant d'une ou plusieurs infirmeries, appelées Revier. Mais ce sont le plus souvent des mouirois, tant ils manquent de tout. Néanmoins, il existera dans chaque Revier des gestes extraordinaires d'humanité et de solidarité entre détenus.

• Les expériences médicales

Les expériences médicales pratiquées par des médecins nazis sur les détenus figurent parmi les crimes les plus cruels. Ces essais (inoculation de maladies, stérilisations expérimentales...) sont souvent pratiqués sur des détenus (hommes, femmes, enfants) juifs ou tsiganes. Ils provoquent d'atroces souffrances et entraînent généralement la mort. Les survivants sont pour la plupart tués d'une piqûre de phénol dans le cœur.

• Les punitions

Avoir les galoches insuffisamment astiquées ou les avoir trop astiquées, avoir les mains dans les poches, relever son col pour se protéger du froid, tousser, ne pas comprendre l'ordre d'un SS ou d'un Kapo... tout est prétexte à punition. Les punitions sont variées : suppression de nourriture, envoi dans des Kommandos particulièrement difficiles, enfermement dans le cachot, torture, pendaison publique. Il y a aussi les « divertissements » punitifs inventés par les SS : exercices de gymnastique dans la neige, lâcher de chiens contre les détenus...

• Et malgré tout... la résistance et la solidarité

De fortes convictions humaines, politiques, religieuses permettront à des détenus de mieux résister à cet enfer et d'organiser l'entraide. Dans chaque camp, on assiste à des gestes de solidarité et de fraternité. A côté des actes de soutien moral et physique, la résistance contre les bourreaux nazis se manifeste également par le sabotage dans le travail, par l'organisation de groupes de combat destinés à éviter les massacres collectifs, par des comités clandestins préparant la libération, par quelques révoltes...



Couverts fabriqués avec des bouts de ferraille par un déporté en camp de concentration
Coll. Musées départementaux de l'Ain, photo J. Alves

➔ Les détenus

Les SS distinguent les détenus entre eux grâce à un triangle – cousu sur leurs vêtements – de couleur différente selon le motif de leur déportation et portant l'initiale de leur pays d'origine.



Matricule de déporté politique
Coll. Musées départementaux
de l'Ain, photo J.Alves

● Les détenus politiques, « les Rouges »

En 1933, ce sont les antinazis allemands. Par la suite, ils sont rejoints par d'autres résistants venus de pays occupés par l'Allemagne (Autriche, Tchécoslovaquie, Pologne, Pays-Bas, France...). Des prisonniers de guerre, notamment soviétiques, arrivent également par milliers et sont terriblement maltraités.

● Les détenus de droit commun, « les Verts »

Enfermés pour crimes et délits divers (vols, meurtres, proxénétisme...), parce qu'ils représentent une menace pour la sécurité du peuple allemand, certains, majoritairement de nationalité allemande, se voient confier par les SS des tâches de surveillance. Ils sont redoutés pour leur brutalité envers les autres détenus et méprisés pour leur empressement à servir les SS.

● Les déportés « NN », une catégorie à part

« NN » est l'abréviation de Nacht und Nebel (nuit et brouillard). Un décret allemand de décembre 1941 prévoit de faire disparaître, aux yeux de tous, les résistants des pays d'Europe de l'Ouest. Ils sont isolés dans les prisons et envoyés dans les camps. Les lettres NN sont inscrites à la peinture sur leur tenue. Ils ne peuvent envoyer ni recevoir de courrier. Les familles sont dans l'ignorance complète de leur sort, y compris de leur mort.

● Les Juifs

Selon Hitler, ce sont les pires ennemis du peuple allemand. Il les accuse de tous les maux et en particulier de souiller « la race pure allemande ». Persécutés en Allemagne d'abord, puis pourchassés dans toute l'Europe occupée, les Juifs sont privés de tous leurs droits, enfermés dans des ghettos (800 000 y mourront), exécutés sur place ou envoyés dans les camps d'extermination. Au total, plus de cinq millions périront dans le plus grand massacre jamais conçu et organisé industriellement dans le monde.

● Les Tsiganes

Les Tsiganes, eux aussi considérés comme des « sous-hommes », doivent disparaître. Des hommes, des femmes et même des enfants seront stérilisés pour empêcher que la « race ne se reproduise ». Une grande partie des Tsiganes venant des pays de l'Est est envoyée à Auschwitz, où ils sont regroupés dans un camp spécial de Birkenau. On estime à plusieurs dizaines de milliers le nombre de Tsiganes massacrés par les nazis.

● Et tant d'autres encore...

Les a-sociaux (c'est-à-dire ceux qui ne sont pas adaptés à la vie selon les conceptions nazies) portent le triangle noir, les témoins de Jéhovah portent un triangle violet, les apatrides un triangle bleu, les homosexuels un triangle rose...

● Le sort des femmes et des enfants

Les nazis créent des camps pour les femmes, comme celui de Ravensbrück. Des Kommandos de femmes sont envoyés dans certaines usines aménagées en camps annexes. Elles effectuent des travaux aussi durs que les hommes. Des gardiennes SS règnent sur ces camps avec autant de cruauté que leurs homologues masculins. Malgré tout, la solidarité et la résistance s'organisent pour aider les plus faibles et saboter la production.

Quant aux enfants, ils sont également envoyés en camp de concentration. Rien ne leur est épargné de la misère et de la terreur concentrationnaire, pas même les expériences médicales. Plus d'un million d'enfants, notamment juifs et tsi-ganes, furent assassinés dans les camps nazis, gazés, tués par balle ou jetés vivants dans des brasiers allumés en plein air pour doubler les fours créma-toires, insuffisants. Certains détenus s'organisent pour dissimuler et sauver des enfants de la mort.

➔ **La déportation partie de France**

En France, environ 160 000 personnes sont déportées vers les camps nazis entre 1940 et 1945.

● **Les résistants**

Les résistants, ou leurs complices, des suspects, les opposants politiques (en particulier les communistes), parfois de simples otages, représentent plus de 85 000 personnes dont 7000 réfugiés républicains espagnols qui avaient fui le régime fasciste du général Franco. Les hommes sont en majorité regroupés au camp de transit de Compiègne et les femmes à Romainville, après un séjour plus ou moins long en prison, avant d'être embarqués dans des wagons à bes-tiaux vers les camps.

● **Les Juifs**

Les Juifs sont recensés, fichés et contraints, dans la zone occupée, de porter une étoile jaune sur leurs vêtements à partir de 1942. Avec la complicité du gouvernement et de la police de Vichy, 76 000 personnes sont arrêtées pour la seule raison qu'elles sont juives. Elles sont regroupées dans des camps d'inter-nement comme Pithiviers, Beaune-la-Rolande, puis envoyées à Drancy. De là, elles sont déportées par trains vers les centres de mise à mort, notamment celui d'Auschwitz-Birkenau.

➔ **La fin des camps et le procès de Nuremberg**

● **Les marches de la mort**

Au fur et à mesure de l'avancée des Alliés, les SS évacuent les camps. Ces éva-cuations se font à pied – « marches de la mort » - ou en train dans des wagons découverts par des températures atteignant -20°C . Jetés sur les routes, sans rien boire ni manger, des milliers de déportés, épuisés, meurent ou sont achevés par balles au cours de ces « marches de la mort ».

● **La libération des camps**

Les camps nazis sont libérés par les Alliés entre janvier et mai 1945, sauf Maïda-nek et le Struthof évacués en 1944. Réalisant l'horreur des camps, les autorités militaires de libération ordonnent à la population civile avoisinante de se rendre sur place, afin qu'elle constate les monceaux de cadavres, l'état des détenus, les crimes du nazisme. C'est le cas à Buchenwald, où une visite du camp est imposée à la population de Weimar.

Les victimes des camps de concentration et d'extermination – toutes catégories et nationalités confondues, sans distinction de causes – ont été évaluées à plus de six millions. Il ne peut s'agir que d'une estimation en raison de la disparition ou de la falsification des archives, et de la non prise en compte par les nazis des morts exécutés par balles, ni des décès survenus au cours des transports ou lors des « marches de la mort ».

- **Le procès de Nuremberg**

Le 8 mai 1945, l'Allemagne nazie capitule. Hitler et quelques autres responsables nazis se suicident. L'ampleur et la nature des crimes nazis sont sans précédent dans l'Histoire. Ils sont jugés lors du procès international de Nuremberg, du 20 novembre 1945 au 16 octobre 1946.

Pour la première fois dans l'Histoire, un tribunal militaire international se réunit pour juger des crimes de guerre. Il fait apparaître une notion nouvelle, celle de « crimes contre l'Humanité » : crimes commis en vertu d'une idéologie qui refuse le droit de vivre à un groupe défini d'individus. Le procès de Nuremberg est le premier procès de la civilisation contre la barbarie.

Le camp de concentration de Buchenwald

Le camp bâti sur la forêt de l'Ettersberg au nord de Weimar est ouvert le 19 juillet 1937. Les premiers déportés défrichent 400 hectares de bois, construisent, dans des conditions inhumaines, d'abord le camp, puis la route reliant Buchenwald à Weimar, ainsi que toutes les routes de la circonscription. Plus de dix mille d'entre eux laissent leur vie sur cette « Route du sang ». Dans le camp même, les détenus travaillent dans les firmes SS (Daw, Gustloff-Werke, Mibau).

A partir de 1943, des milliers de déportés affluent à Buchenwald.

Début avril 1945, Himmler ordonne l'évacuation du camp. Le 3, 1 500 déportés sont transférés à Theresienstadt. Le 7, 6 000 détenus sont évacués lors de marches de la mort, le 9, 9 600, le 10, 9 280.

Le jour de la libération, le 11 avril 1945, il reste 21 000 déportés à Buchenwald. Le 11 avril 1945, le camp sera libéré par l'armée américaine. En 2005, la majeure partie des bâtiments a été détruite. Il ne reste aujourd'hui qu'un mémorial.

Quelques chiffres :

- 19 juillet 1937 : 149 détenus / 1^{er} avril 1945 : 80 436 détenus
- 66 baraques abritent environ 250 000 déportés.
- Plus de 56 000 morts ont été recensés.

Le serment de Buchenwald

Le serment de Buchenwald a été prononcé sur la place d'appel du camp de Buchenwald le 19 avril 1945, une semaine après la libération du camp.

« Nous, les détenus de Buchenwald, nous sommes venus aujourd'hui pour honorer les 51 000 prisonniers assassinés à Buchenwald et dans les Kommandos extérieurs par les brutes nazies et leurs complices. 51 000 des nôtres ont été fusillés, pendus, écrasés, frappés à mort, étouffés, noyés, empoisonnés et tués par piqûres. 51 000 pères, frères, fils sont morts d'une mort pleine de souffrances, parce qu'ils ont lutté contre le régime des assassins fascistes. 51 000 mères, épouses et des centaines de milliers d'enfants accusent. Nous, qui sommes restés en vie et qui sommes des témoins de la brutalité nazie, avons gardé avec une rage impuissante la mort de nos camarades. Si quelque chose nous a aidés à survivre, c'était l'idée que le jour de la justice arriverait.

AUJOURD'HUI NOUS SOMMES LIBRES.

Nous remercions les armées alliées, les Américains, les Anglais, les Soviétiques, et toutes les armées de libération qui luttent pour la paix et la vie du monde entier. Nous rendons hommage au grand ami des antifascistes de tous les pays, à l'organisateur et initiateur de la lutte pour un monde nouveau, F.D. Roosevelt. Honneur à son souvenir. Nous ; ceux de Buchenwald, Russes, Français, Polonais, Tchécoslovaques et Allemands, Espagnols, Italiens et Autrichiens, Belges et Hollandais, Luxembourgeois, Roumains, Yougoslaves et Hongrois, nous avons lutté en commun contre les SS, contre les criminels nazis, pour notre libération. Une pensée nous anime.

NOTRE CAUSE EST JUSTE, LA VICTOIRE SERA NOTRE.

Nous avons mené en beaucoup de langues la même lutte dure et impitoyable. Cette lutte exigeait beaucoup de victimes et elle n'est pas encore terminée. Les drapeaux flottent encore et les assassins de nos camarades sont encore en vie. Nos tortionnaires sadiques sont encore en liberté. C'est pour ça que nous jurons, sur ces lieux de crimes fascistes, devant le monde entier, que nous abandonnerons seulement la lutte quand le dernier des responsables sera condamné devant le tribunal de toutes les nations : l'écrasement définitif du nazisme est notre tâche.

NOTRE IDÉAL EST LA CONSTRUCTION D'UN MONDE NOUVEAU DANS LA PAIX ET LA LIBERTÉ.

Nous le devons à nos camarades tués et à leurs familles. Levez vos mains et jurez pour démontrer que vous êtes prêts à la lutte. »

La photographie et l'univers concentrationnaire

Aujourd'hui encore, comme le soulignent Pierre Bonhomme et Clément Chéroux dans l'ouvrage « *Mémoire des camps. Photographies des camps de concentration et d'extermination nazis (1933-1999)* », il demeure dans les mémoires, une image confuse et stéréotypée des camps de concentration et d'extermination nazis.

Des images trompeuses de la propagande nazie sont restées longtemps mêlées aux prises de vue de la libération. Parfois, elles ont cohabité avec des images contemporaines des camps transformés en lieux de mémoire ou en musées. Ces images ont été bien souvent publiées sans précision de date, d'auteur, de sujet...

Dans l'immédiat après-guerre, le réflexe spontané a été de les montrer abondamment, sans précaution, ni réflexion. Dans la pédagogie de l'horreur qui se met en place à la libération, la photo-choc l'emporte très largement sur le document. L'image se suffisant à elle-même pour produire le choc, son contexte documentaire devenant alors superflu. En quelque sorte, plus l'image était horrible, moins elle nécessitait une légende précise.

Cette pratique consistant à privilégier l'usage symbolique de l'image au détriment de son utilisation documentaire s'est généralisée dans l'immédiat après-guerre et perdure encore aujourd'hui. Les erreurs concernant les photos ont donc été longtemps reproduites.

Chaque image a son contexte, dont la connaissance est indispensable pour sa compréhension historique. Il importe donc systématiquement de retrouver l'auteur et le négatif.

L'exposition « Noir sur blanc » apporte un regard nouveau sur les premières photos de la libération du camp de concentration de Buchenwald, pour lesquelles une recherche historique a systématiquement été conduite. L'exposition permet une restitution des images et photos reportages présentés dans leur véritable contexte de réalisation, pour leur redonner toute leur signification historique.

A cette pédagogie de l'horreur, d'après guerre, s'est substituée dans les années suivantes une diffusion plus mesurée, gouvernée par la volonté de réconciliation avec l'Allemagne. Les oeuvres photographiques contemporaines nombreuses sur la mémoire des camps traduisent aujourd'hui une volonté purement documentaire ou explicitement artistique.

➔ **Noir sur Blanc. Les premières photographies du camp de Concentration de Buchenwald après la libération**

Jusqu'en avril 1945, période où le camp de concentration de Buchenwald fut libéré, le monde n'avait pas d'image visuelle des crimes commis par le régime nazi. On savait que les camps de concentration existaient, mais les gens n'avaient aucune idée de ce à quoi ils ressemblaient. Buchenwald était le premier camp que les SS n'avaient pas encore réussi à évacuer au moment de l'arrivée des soldats de l'armée US.

Ils furent horrifiés. Ce qu'ils virent dépassait toute prémonition. Même les soldats endurcis des premières lignes du front furent atterrés. Le Général Eisenhower, Commandant suprême des Forces Alliées, écrit plus tard dans ses mémoires : *« Je n'ai jamais à aucun autre moment ressenti un tel choc. »*

Trois jours plus tard, les premiers photographes du Corps Signal étaient déjà dans le camp et commencèrent à documenter les conditions de vie au camp pour l'Armée US. Mais ils n'étaient pas les seuls à prendre des photos. Le 16 avril au plus tard, le jour où plus d'un millier de citoyens de Weimar durent effectuer une visite imposée du camp, des photographes accrédités de magazines et d'agences de presse étaient également là.

Pour tous – aussi bien les photographes professionnels que les soldats prenant des clichés – prendre des photos était une manière de croire l'incroyable. Ils voulaient prouver au monde (et à eux-mêmes) que ce qu'ils voyaient avait vraiment eu lieu. L'appel émotionnel « Believe it » (« Croyez-le »), utilisé par la photjournaliste Lee Miller en manchette de son article dans Vogue, les unissait tous, y compris les compagnons libérés qui photographiaient également Buchenwald, quoique d'une manière complètement différente, maintenant qu'ils en avaient l'opportunité.

Beaucoup des photos prises durant cette période de une ou deux semaines disparurent dans les archives des différents départements et autorités. Dans plusieurs cas, les soldats US n'ont pas développé leur pellicule pendant des décennies, ne voulant pas se remémorer le choc qu'ils avaient ressenti à Buchenwald.

D'autres images furent diffusées dans le monde. Elles détruisirent le scepticisme attaché aux rumeurs sur les camps, pour le transformer en une propagande de l'horreur et devinrent des icônes du crime nazi. Il en résulta un standard d'images, présumées être une représentation correcte de Buchenwald, qui fut montré encore et encore, la qualité des reproductions se détériorant avec le temps. Toutefois, les identités de ceux qui avaient pris les photos tombèrent dans l'oubli. De plus en plus, les photos devinrent des symboles, détachés des circonstances qu'elles étaient censées illustrer aussi bien que du contexte de leur provenance.

L'exposition présente plus de cent photographies, parmi lesquelles beaucoup n'ont jamais été montrées au public auparavant. Pour la première fois, elles ne sont pas présentées seulement en grand format – lorsqu'il a été possible de voir les épreuves originales – mais également dans le contexte de leur réalisation. Les différentes perspectives des photographes, reflétées dans les images en noir et blanc, deviennent visibles : pendant qu'un photographe accrédité tente de produire une documentation factuelle, un autre cherche des possibilités de représenter symboliquement Buchenwald ; un troisième fait preuve même d'un pur voyeurisme et met en scène les clichés les plus spectaculaires ; un docteur photographie les circonstances médicales ; un GI prend des clichés pour son album-photo ; un ex-détenu politique tente d'apporter des preuves d'une résistance à l'intérieur du camp ; un autre du style de vie luxueux des SS.

Ce qu'ils ont en commun, c'est le combat pour une vision qui ne trahit pas la réalité de Buchenwald mais qui la rend visible.

➔ Auteurs des photographies présentées dans l'exposition

Eberhard Leitner, ancien prisonnier politique.

Alfred Stüber, ancien prisonnier (Témoin de Jéhovah).

Jacques Rancy, ancien prisonnier français.

Eric Schwab, photographe pour l'agence de presse française AFP.

Margaret Bourke-White, correspondante pour le magazine américain Life.

Lee Miller, correspondante pour le magazine américano-britannique Vogue.

H. Miller, Première classe, 166^e Compagnie Photo Signal.

Walter Chichersky, Première classe, 166^e Compagnie Photo Signal

Donald R. Ornitz, Première classe 166^e Compagnie Photo Signal

Dr Rex Diveley, Colonel, Chef du Service Rééducation de l'armée US.

Ainsi que des clichés privés des soldats US : **William Burt**, **Francis Killin**, **Victor Pasca** et **Hugh Steffy**.



Lee Miller avec l'équipement du correspondant de guerre (cigarette, vin et essence).
Photo David E. Scherman, 1945



Eberhard Leitner (au centre) dans le camp libéré



Visiteurs de l'exposition « Lest we Forget » (« Nous nous souviendrons ») à la Bibliothèque du Congrès, Washington, D.C. 30 Juin 1945. Photo : Bibliothèque Martin Luther King, Washington, D.C.



Visite de la cour du crématorium, 16 avril 1945. Photo Victor Pasca, Margaret Bourke-White à genoux devant le véhicule.



Alfred Stüber, après la libération, 1945



Alan Schechner, autoportrait à Buchenwald. It's the Real Thing, 1991-1993. Avec l'utilisation d'une photo de Margaret Bourke-White ©Toutes photos Time Inc.



Les photographes de la 166^e Compagnie Photo Signal avant le débarquement en Normandie, 1944.



Vogue, édition américaine, juin 1945. Les rédacteurs photo ont toutefois échangé l'homme SS avec un détenu et ont donné à la photo une signature fictive. Ils rendent compte ainsi, dès 1945, de la frontière ténue sur laquelle Lee Miller marchait avec son regard voyeuriste. Depuis les années 80, ses photos des hommes SS abattus servent dans l'univers des néonazis allemands à justifier le fait que la terreur de l'état nazi n'était pas différente de celle de ses ennemis.

➔ Modules thématiques de l'exposition

● « Buchenwald et au-delà » - Les secouristes et les médecins du 120^e Hôpital de l'Évacuation

Du 16 au 24 avril, cette unité lutte, jour et nuit, soutenue par des prisonniers secouristes et médecins, pour consolider les conditions d'hygiène dans le camp libéré et pour sauver des milliers de prisonniers à l'article de la mort.

Il avait été interdit aux membres de cette unité de secouristes d'emporter une caméra. Malgré cette interdiction, certains avaient emporté une caméra. Des albums personnels ont été constitués après la guerre avec les clichés réalisés comme ce fut le cas de Victor P. Pasca. Sur une photo, il note : « *lorsque la photo fut prise, les deux hommes vivaient encore. Il était difficile de les aider car leurs veines étaient tellement rétrécies qu'aucune perfusion ne pouvait être posée.* »

Il laisse produire plusieurs centaines de tirages avec les négatifs, tant et si bien que ceux-ci sont finalement détruits. Dès 1946, certains membres de cet hôpital de campagne réunissent une série de leurs clichés pour le reportage « Buchenwald and Beyond » (« Buchenwald et au-delà »).

● Le soldat Première classe Francis D. Killin visite le camp (1923-1988)

Le soldat Première classe Francis D. Killin prend part avec son unité, la 37^e Armored Cavalry Reconnaissance (V-Corps), au débarquement de Normandie à Omaha Beach et arrive en Allemagne en passant par la France et la Belgique. Il est blessé près de Liège et échappe de justesse à la détention allemande.

Fin avril 1945, Francis D. Killin atteint le camp de Buchenwald. Avec son petit Kodak, il photographie le tour du camp préparé pour les visiteurs civils et militaires : la porte du camp, la place d'appel, le crématorium et les montagnes de cadavres. Il photographie également ses compagnons, immortalise leurs réactions, leurs regards, leurs paroles, leur silence.

Ses photos ne seront pas développées pendant presque 20 ans. Au dos de nombreuses épreuves, il avait inscrit : « Do not duplicate ».

Ce n'est qu'après sa mort que son fils publie en 1993 ces photographies à la Bibliothèque Virtuelle Juive.

● Les photographes de combat - La 166^e Compagnie Photo Signal

La 166^e Compagnie Photo Signal, constituée en 1943 avec plus de cent hommes à Camp Crowder, au sud-ouest du Missouri, est l'une des 11 unités spécialisées du US Army Signal Corps, qui immortalisaient la guerre en photos et en films. Dans ses Jeeps légères et pratiquement non armées, cette Compagnie accompagne, depuis début août 1944, la 3^e Armée du Général Patton à travers la France, la Belgique et l'Allemagne. A la différence des rapports de guerre conventionnels, qui sont centrés sur les activités militaires, ils sont aussi tenus de fournir des images des horreurs de la guerre et des crimes du nazisme.

C'est ainsi que le Corps Signal produit une documentation unique du théâtre des opérations occidentales avec plus de 10 millions de mètres de films, dont seulement des fragments sont connus à ce jour.

Les groupes de la 166^e Compagnie Photo Signal tirent en avril 1945 avec les chars de la 6^e Division blindée, qui mettent en fuite les unités SS du camp de Buchenwald. C'est le premier camp de concentration intact et seulement partiellement évacué que les Alliés atteignent. Cela donne aux photos de la 166^e Compagnie un poids particulier. Elles deviennent des preuves diffusées dans la presse mondiale.

C'est peut-être l'équipage de Jeep, constitué par le soldat Deuxième classe H. Miller, le soldat Première classe Walter Chischersky et un chauffeur, qui va fournir les premières images du 14 au 16 avril. Les deux ont lâché la caméra bien après leur service militaire. Le soldat Première classe Donald R. Ornitz, qui a photographié Buchenwald quelques jours plus tard, devient après la guerre un photographe professionnel couronné de succès. Le 14 avril 1945, Walter Chichersky est l'un des premiers photographes à immortaliser Buchenwald qui se trouve sous administration américaine depuis un jour. Dans le crématorium du camp libéré gisent des montagnes de cadavres qui doivent être inhumés. La photo de Chichersky illustre cette situation sans mise en scène spectaculaire. Des centaines de photos similaires seront prises dans les jours qui suivent.

● **Le point de vue médical du Dr Rex. L. (Rexford Leon) Diveley (1892-1980)**

Rex L. Diveley prend part aux deux guerres mondiales en tant que médecin. En 1942, devenu colonel, il est conseiller en chef pour la chirurgie orthopédique auprès du Chief Surgeons Office (Bureau des chirurgiens-chefs) du Quartier Général européen. En tant que Chef du Service Rééducation de l'Armée US en Europe, il établit la procédure des premiers secours pour les membres de l'armée mutilés de guerre.

Le 16 avril 1945, le camp de concentration de Buchenwald libéré inspire le Dr Diveley. Apparemment, sa visite est destinée à conseiller le Quartier Général pour la prise en charge médicale des survivants du camp. Les habitants de Weimar, qui ont dû visiter le camp ce jour-là, l'intéressent donc moins. Il veille à ce que ses clichés ne s'opposent pas. Depuis le crématorium, où il réalise des vues des charrettes de cadavres, le Dr Liveley se rend à travers les rangées de baraques jusqu'à l'infirmerie du Petit Camp.

Fin avril 1945, les photos du Colonel Diveley sont présentées au Quartier Général de l'Armée US. Elles ne sont pas diffusées dans la presse de l'époque. Mais elles ont été particulièrement prises en considération dans le procès contre les membres du personnel du camp comme preuves, probablement du fait de leur qualité et de leur objectif analytique. Il reçoit la Bronze Star et la Légion du Mérite pour son travail. Après la guerre, il restera conseiller de l'armée pour les questions de rééducation. On ne sait pas s'il a reparlé un jour de ses impressions de Buchenwald. Il est revenu à sa clinique à Kansas City, où il a exercé encore pendant de nombreuses années.

● **« Croyez-le » - Lee Miller télégraphie d'Allemagne - Lee Miller (1907-1977)**

Lee Miller entreprend en 1926 des études d'art à New York. Mais surtout, elle devient l'un des modèles les plus en vogue des années 20 et fait la couverture du magazine de mode Vogue. C'est précisément lors de son voyage vers un internat du sud de la France qu'elle reste à Paris et devient la muse de l'élève du photographe Man Ray. Il développe avec elle la technique de la solarisation. Elle devient elle-même photographe et en 1932, à New-York, se spécialise dans les portraits. Après 3 ans de mariage avec un homme d'affaires égyptien, elle retourne dans le milieu artistique de Paris et s'éprend de l'historien d'art et futur biographe de Picasso, Roland Penrose, avec lequel elle se rend en Angleterre au début de la guerre.

Durant les années suivantes, Lee Miller apporte à Vogue des reportages de guerre en tant que correspondante accréditée de la U.S. Air Corps. Au total elle publie 15 photo reportages, dont elle écrit souvent les commentaires sarcastiques.

Bien qu'elle accompagne au printemps 1945 la 3^e US armée du Général Patton, afin de photographier la rencontre imminente des armées américaines et russes sur l'Elbe, elle atteint Buchenwald probablement seulement après le 20 avril 1945. C'est dans l'édition de juin de Vogue que paraît son reportage le plus célèbre : « Believe it » (« Croyez-le »).

Lee Miller ne montre pas seulement la réaction de la population de Weimar aux conditions de vie dans le camp, elle l'aggrave. Sur un instantané, l'image est un peu floue, elle réalise un contraste entre une femme allemande, aux lèvres fortement serrées, dans son costume blanc, et un GI afro-américain. Dans son reportage de juin, Lee Miller reconnaît ouvertement qu'elle est dégoûtée par les civils allemands. « *J'en veux aux Allemands pour chaque brin d'herbe, chaque cerise, pour le garde-manger plein, pour chaque sillon de terre et chaque toit intact* ».

A Munich, après la libération de Dachau, elle se fait photographier triomphante dans la baignoire de Hitler et dans le lit d'Eva Braun.

Après la fin de la guerre, Lee Miller ne peut arrêter de raconter le front. Elle voyage au Danemark, en Hongrie et en Roumanie. De retour en Angleterre, elle épouse Roland Penrose et tente de s'installer dans une vie citoyenne. Sa maison de campagne dans le Sussex devient un point de rencontre de la scène artistique internationale. Elle-même prend de la distance cependant avec ses travaux et prétend qu'ils sont détruits. A la place, elle se consacre à la cuisine, elle rassemble des recettes et participe à des publicités culinaires. Lee Miller meurt en 1977. C'est seulement après sa mort que son fils, Antony Penrose, découvre son œuvre et la rend publique.

• **Un Belge au camp de Buchenwald après la libération - Gérard Raphaël Algoet (1902-1989)**

Avant la Deuxième Guerre mondiale et durant les premières années de la guerre, Gérard Raphaël Algoet travaille pendant 10 ans comme photographe de la Mission catholique en Inde. Il revient en Europe en 1942, lorsque l'ambassade belge en Grande-Bretagne le mobilise pour la Brigade Piron, dans laquelle des Belges sont appelés pour la libération de leur pays. Avec le journaliste belge Paul Lévy, il accompagne cette unité comme photographe et participe à la libération de Bruxelles.

Ensuite, tous deux suivent les troupes américaines à travers l'Allemagne en tant que correspondants pour le gouvernement belge. Ils atteignent le camp de Buchenwald tout récemment libéré avant le 16 avril 1945 et y séjournent quelques jours. Gérard Raphaël Algoet documente surtout les conditions du Petit Camp et les prisonniers belges.

Dans une série de photos, Gérard Raphaël Algoet a immortalisé la situation des jeunes dans le « Petit Camp ». Durant les derniers mois de Buchenwald, la majorité des pensionnaires du camp sont jeunes. Les détenus avaient aménagé une baraque spéciale, le Block 66, pour les enfants, où probablement le second cliché a été pris tout de suite après la libération. Quelques jours plus tard les enfants sont hébergés dans les casernes SS.

Deux détenus, encore jeunes, conduisent par la main un petit garçon, Stefan Jerzy Zweig, âgé de 4 ans. Le cliché a probablement été pris devant le Block 67. Cette « promenade » dans l'horreur du « Petit Camp » (au premier plan figurent deux détenus, épuisés ou morts, étendus par terre), devint un symbole du monde anormal d'un camp de concentration. C'est l'un des clichés de Gérard Raphaël Algoet les plus reproduits.

A la différence d'autres photographes, Gérard Raphaël Algoet n'a pas photographié la visite imposée du camp par les citoyens de Weimar dans la cour du crématorium. Son cliché a été pris le soir, alors que le « Petit Camp » était déjà visité. Il immortalise depuis la porte du camp comment les citoyens forment une longue colonne de marche sur la place d'appel pour retourner à Weimar, conduits par les soldats US et accompagnés par les regards des détenus. Les étapes suivantes sont le camp de Mittelbau près de Nordhausen et le camp de Dachau. Algoet et Lévy rapportent également des clichés depuis Berlin, la capitale du Reich qui est encore occupée par les troupes soviétiques.

Après 1945, Gérard Raphaël Algoet travaille comme professeur auprès de l'Institut Supérieur Belge du Film à Bruxelles. Il meurt en 1989.

● **L'utilisation de la caméra était un soulagement - Margaret Bourke-White (1904-1971)**

Margaret Bourke-White commence à photographier dès sa jeunesse dans le New Jersey, soutenue par son père, un photographe et designer d'origine polonaise et juive. Après ses études, elle ouvre son premier studio photo à Cleveland et se spécialise dans la photographie industrielle. En 1929, elle devient la première photographe de Fortune, un magazine qui s'est consacré à la propagation du progrès industriel. En 1936 elle développe pour le magazine Life un nouveau genre, qui fonde sa renommée mondiale, le photoreportage. En collaboration avec l'auteur Erskine Coldwell, devenu entre-temps son mari, elle publie « You Have Seen Their Faces » (« Vous avez vu leurs visages »), un photoreportage qui fait sensation sur les injustices sociales dans les Etats du Sud des États-Unis. Pour Life, elle se rend en Tchécoslovaquie, en Hongrie, en Allemagne, en Roumanie, en Syrie, en Egypte, en Chine et en URSS, elle fait le portrait de Staline et est finalement à Moscou, en hiver 1941, pendant l'attaque allemande. En 1942, elle est la première femme accréditée de l'U.S. Army Air Corps. Ses photos sont utilisées aussi bien par Life que par la Luftwaffe, après avoir été développées et censurées par le Pentagone. Après la guerre aérienne en Angleterre et les théâtres d'opérations en Afrique du Nord et en Italie, elle accompagne, dès mars 1945, la 3^e Armée U.S. du Général Patton. Sa mission consiste, après la prise des vues des centres industriels les plus importants, à les photographier aussi bien du ciel que de la terre. Le 16 avril 1945, elle est à Buchenwald lors de la visite imposée du camp à la population de Weimar.

Margaret Bourke-White le photographie dans une perspective typique de ses travaux : par-dessous. Elle l'appelle elle-même sa « perspective chenille », qu'elle a développée dans sa jeunesse chez Life et qui a permis à ses clichés de se différencier de ceux des autres photographes.

Dans le « Petit Camp », Margaret Bourke-White demanda à des détenus libérés de se mettre derrière les barbelés. Le second cliché, qui n'a été que tardivement publié comme « The Living Dead of Buchenwald » (« les morts-vivants de Buchenwald »), fait partie de ses photos les plus reproduites. La barrière du camp, les vêtements des détenus, les visages blafards qui jaillissent de l'obscurité dans la lumière du flash et les baraques visibles à l'arrière-plan se transforment en une icône pour l'Holocauste.

Comme beaucoup d'autres correspondants, Margaret Bourke-White a également rencontré dans le camp des personnes qu'elle connaissait. Dans le bloc 58, elle a rencontré Maurice Cantor, le cousin du célèbre animateur américain Eddie Cantor. Celui-ci lui aurait permis d'approcher de plus près la tragédie de la réalité et lui aurait permis de réaliser des portraits dans le « Petit Camp ».

La diffusion multiple et souvent irréfléchie des clichés devenus des icônes de l'Holocauste est le prétexte utilisé par certains artistes pour les utiliser comme une provocation visant à confronter la réalité passée avec le contexte actuel de manière douloureuse.

A propos d'avril 1945, elle publie un an plus tard le livre « Dear Fatherland, Rest Quietly ».

Après la Seconde Guerre mondiale, elle se concentre de plus en plus dans ses reportages sur les aspects sociaux. Elle se rend en Inde, elle fait le portrait de Ghandi et c'est elle qui montre la situation de la population civile pendant la guerre de Corée. Simultanément, elle est citée devant la Commission des activités anti-américaines et on lui reproche de soutenir le communisme, entre autres en faisant référence à « You Have Seen their Faces ».

En 1956, les médecins diagnostiquent la maladie de Parkinson. Margaret Bourke-White doit limiter son travail, deux opérations du cerveau endommagent son sens de l'équilibre et sa faculté de parole. Consciente de sa maladie, elle publie en 1963 le Portrait autobiographique « Of My Life » (traduit en allemand « Ombre et Lumière »). Après une chute dans sa maison du Connecticut, elle meurt le 17 août 1971.

● Un film comme cadeau - Jacques Rancy , né en 1922 à Asnières

Jacques Rancy est né dans la caravane d'un cirque, dirigé depuis plus de 200 ans par la famille Rancy. Le cirque ne le lâchera plus tout au long de sa vie. A 16 ans, il quitte l'école. Il devient tout d'abord acrobate. Dès 1941, il est directeur adjoint du Cirque Bouglione, dans lequel il se produit comme clown.

Un an plus tard, il se joint à la Résistance française, change souvent de nom et de domicile. Bien qu'il soit encore jeune, il prend la fonction de responsable des liaisons entre les différents départements dans cinq régions françaises.

Il est arrêté le 9 octobre 1943 et après être passé par les camps de Fresnes et de Compiègne, il arrive le 29 janvier 1944 à Buchenwald. C'est seulement après de nombreux mois passés dans le Petit Camp, au bloc 62, qu'il est transféré dans le camp principal. En tant que gaulliste, il ne participe pas à la résistance du camp, mais entretient des contacts avec les autres membres du mouvement de résistance « Forces Françaises Libres ». Son cousin également prisonnier, qui a auparavant travaillé pour Paramount, rencontre dans le camp libéré un photographe de l'armée US qu'il connaît, auquel ils lui montrent Buchenwald. En remerciement et en souvenir de leur temps passé au camp, le soldat leur remet un film pas encore développé. Son identité est inconnue, on leur apprend qu'il est tombé peu de temps après à l'approche d'un village allemand.

Jacques Rancy a accompagné un soldat US à travers le camp libéré. Pour les photos provenant du film qui lui a été transmis, il a composé son propre album photo, qu'il a lui-même annoté.

Fin 1946, Jacques Rancy travaille de nouveau au cirque, dirige un cinéma et est ensuite actif dans le service presse et publicité d'un journal historique de l'armée française. Parallèlement, il travaille dans un film comme cascadeur pour les scènes équestres ; il produit également deux films « L'homme du cirque » et « L'aventure de Gita, détective privée ». Il est fait Chevalier de la Légion d'Honneur et reçoit la Croix du Mérite Militaire et la Médaille de la Résistance.

Ce qu'il a vécu ne l'a pas laissé en paix. Pour évoquer ses souvenirs, il décide d'écrire un roman sur Buchenwald qui est publié en 1981 sous le titre « Mes Petits Nuages du K.L.B. ». Dans ce roman, il utilise les photos du camp libéré qui lui ont été transmises.

Jacques Rancy vit actuellement à Paris.

• **« Ce que les camps étaient en vérité, comme vous voyez maintenant indiqué sur les photos elles-mêmes » - Alfred Stüber (1904-1981)**

Alfred Stüber est le fils aîné d'un commissaire de police de Reutlingen. En 1928, il fonde une société de vente par correspondance pour des cosmétiques et des produits de santé. Sous l'influence de sa mère profondément religieuse, il se tourne très jeune vers « Le rassemblement International des Sérieux Explorateurs de la Bible » qu'il rejoint en 1923. Dans le Wurtemberg les Témoins de Jéhovah sont interdits par les Nationaux Socialistes en 1934. Alfred Stüber reste toutefois actif conformément à sa foi. Dans son appartement, il reproduit des écrits illégaux avec un ronéotype. En octobre 1937, Alfred Stüber est arrêté et après six mois de détention à Stuttgart, il est transféré le 28 mai 1938 au camp de Buchenwald. La pression à laquelle sont soumis les Témoins de Jéhovah dans le camp se relâche finalement pour lui grâce à son intégration au département photo, dans lequel d'autres Chercheurs de la Bible, tous sans formation professionnelle, doivent réaliser des clichés d'identification pour le compte des SS. En avril et mai 1945, il photographie le camp de Buchenwald libéré pour le compte du Comité International du Camp. Les photos sont reproduites dans le camp pour les prisonniers qui retournent dans leur patrie d'origine. Même dans les années d'après-guerre, Alfred Stüber fournit des tirages de ses clichés à ses anciens compagnons de camp. Il produit des diapositives pour lui-même et tient dans les environs de Reutlingen une série de conférences diaporamas très fréquentées. Pour l'introduction de son exposé, il s'appuie sur un tract « *Je ne parle pour le compte ni au nom d'aucune organisation. Ne rapporter que ce que j'ai moi-même vécu. Mais seulement une fraction, car ce qui s'est passé dans ces camps de concentration, on ne peut tout simplement pas le restituer ! Ne froisser, ni ne blesser personne. Même si la vérité suscite la réprobation, il appartient à celui qui est en contradiction avec elle de se corriger et ceci est nécessaire* ».

Dans les années d'après-guerre, Alfred Stüber parvient après quelques difficultés à reprendre son commerce de produits cosmétiques et diététiques et à le développer.

• **Un documentaire de la résistance au camp - Edo-Eberhard Leitner (1907-1991)**

Après le baccalauréat en 1926, Eberhard Leitner, surnommé Edo, étudie l'art à Tübingen et Heidelberg. Il part en 1928 pour l'école des Beaux-Arts de Stuttgart et commence à travailler comme photographe et graphiste publicitaire à la fin de sa vingtième année. En temps que membre du KPD (Parti communiste allemand), il est arrêté dès mars 1933 après la prise de pouvoir de Hitler et incarcéré cinq mois dans le camp de Heuberg. En 1936, de nouveau arrêté, il est emprisonné en 1938 à Buchenwald où il est enregistré sous le matricule 210 comme prisonnier « politique récidiviste », après être passé par les prisons de Stuttgart, de Ulm et au camp de Welzheim.

Edo Leitner participe à la résistance du camp. Depuis 1939, il travaille dans le kommando de travail des prisonniers « service photo ». En 1940, il en devient Kapo. Là, il doit faire pour les SS des photos de reconnaissance des prisonniers livrés, et entre autres, il doit documenter les suicides et les expériences médicales. L'ensemble des photos – y compris les clichés qu'il a pris de son côté – brûle lors de l'attaque aérienne alliée du 24 août 1944. Edo Leitner travaille également dans le camp comme projectionniste de films et montre pour le compte des SS des films allemands et les actualités de la semaine. Dans la baraque cinéma qui lui est confiée, l'organisation de la résistance installe un émetteur illégal. Après la libération, il est exclu de la voix active du KPD du camp car il aurait détruit en 1944 un récepteur radio.

Après la libération, la section photo réalise une série de clichés du camp libéré. Ceux-ci sont reproduits de nombreuses fois par la section et font partie des bagages de certains survivants, qui rentrent chez eux. Ces clichés sont utilisés dans de nombreux recueils de souvenirs publiés, qui paraissent dans les années suivantes et accèdent ce qui se raconte. Depuis, ils font partie du patrimoine photographique des mémoires du camp en Allemagne. Edo Leitner assemble les photos en diapositives et tient des conférences de manière infatigable en temps que membre du VVN (Union des Persécutés du Régime Nazi) surtout dans le Bade-Wurtemberg. Du fait de sa longue incarcération, la santé d'Edo Leitner s'altère et ses tentatives de s'installer comme graphiste restent infructueuses. Jusqu'à sa mort en 1991, il s'engage dans le mouvement de la paix.

Fiche technique de l'exposition

- Direction de projet : Rikola-Gunnar Lüttgenau
- Idee/Conception : Rikola-Gunnar Lüttgenau, Dr Harry Stein
- Collaboration scientifique : Wolfgang Röhl, Dr Sonja Staar, Dr Harry Stein.
- Recherches : Martina Wittneben
- Conception : Peter Wentzler, Kinz & Kunst Graphisches Atelier, Braunschweig.
- Photo de couverture : Margaret Bourke-White The Living Dead of Buchenwald, © Time Inc.

Mémorial de Buchenwald
Telephone 03643 / 430-0
Fax 03643 / 430 – 100
Internet www.buchenwald.de

- **Du 4 au 10 mai 2011**

Festival « ciné guerres et mémoire » organisé en partenariat par le musée départemental d'Histoire de la Résistance et de la Déportation de l'Ain et du Haut-Jura et le Cinéma Le Club de Nantua.

- **Samedi 7 mai 2011**

A 15 h : **conférence** de Jean-François Forges et Pierre-Jérôme Biscarat sur leur publication « **Guide historique d'Auschwitz** » suivie d'un débat et d'une collation. A 20 h 30 : **projection du film « Et puis les touristes »** par Robert Thalheim (2007) au cinéma de Nantua suivie d'un débat sur le tourisme de mémoire.

- **Dimanche 8 mai 2011**

A 15 h : « **Une opérette à Ravensbrück** » - Spectacle théâtral mis en scène par le Théâtre de la Petite Montagne, d'après « Le Verfügbar aux enfers » de Germaine Tillion, déportée au camp de Ravensbrück.

- **Samedi 11 juin 2011 de 9 h 30 à 17 h**

Journée d'étude du réseau Memorha sur « Les médiations autour de la Déportation »

De 9 h 30 à 12 h 30 : expérimentation en petits groupes de l'atelier « Mémoire de la Déportation » suivie d'un échange.

A 15 h : café-Histoire sur le thème « Transmettre la mémoire de la Déportation » - Conférence-débat avec Joachim Koenig, responsable du service pédagogique de la Fondation du Mémorial de Buchenwald Mittelbau-Dora suivie d'une collation.

- **Dimanche 26 juin 2011 à 10 h**

Visite commentée de l'exposition temporaire « **Schwarz auf Weiß** » en langue des signes.

Exposition « Noir sur Blanc, les premières photographies du camp de concentration de Buchenwald après la libération »

Du 1^{er} mai au 25 septembre 2011

Musée départemental d'Histoire de la Résistance et de la Déportation
de l'Ain et du Haut-Jura
2, montée de l'abbaye
01130 Nantua
Tél. 04 74 75 07 50

Horaires d'ouverture

Du 1^{er} mai au 30 septembre

Du mardi au dimanche, de 10 h à 13 h et de 14 h à 18 h

Groupes : ouvert toute l'année uniquement sur réservation

Tarifs

- Adulte : 4 €
 - Moins de 26 ans : gratuit
 - Entrée individuelle gratuite le 1^{er} dimanche du mois
 - Passeport individuel musées : 5 €
 - Gratuité : pour les visiteurs de la Maison d'Izieu sur présentation d'un billet individuel payant , personnes handicapées et leur accompagnateur, anciens combattants et résistants volontaires sur présentation d'une carte de l'ONAC.
- Groupes : se renseigner

Accès

- 45 min de Bourg-en-Bresse , 1 h de Lyon • Autoroute A40 sortie n° 8, St-Martin-du-Fresne ou autoroute A404, sortie n° 9 La Cluse/Nantua

Plus d'infos

Conservation départementale des Musées de l'Ain
34, rue Général Delestraint
01000 Bourg-en-Bresse
tél.04 74 32 10 60
www.musees.ain.fr
musees.paysdelain@cg01.fr